

ABONNEMENTS

Lyon et banlieue.....	un mois 50 cent.
Départements du Rhône	
et limitrophes.....	— 60
Autres départements....	— 70



Pour les abonnements et la correspondance
écrire franco à l'adresse suivante :

Le Journal le RASOIR,
Rue de la Belle-Cordière, 44, Lyon.

Et joindre à la lettre le montant de l'abonnement
en timbres-poste.

JOURNAL SATIRIQUE HEBDOMADAIRE

LIBRAIRIE ÉVRARD

rue Impériale, 52.

PARAISSANT LE SAMEDI

A. CHERANCÉ

Gérant responsable.

A NOS LECTEURS

Par décision ministérielle, le *Rasoir* vient d'obtenir l'estampille du colportage.

Cette faveur, créant à notre feuille une situation nouvelle, nous impose de nouveaux devoirs.

Nous continuerons comme par le passé à faire la guerre aux doctrines dissolvantes de la libre-pensée et de la morale indépendante, aux mauvaises passions et à ceux qui cherchent et ne réussissent souvent que trop à les propager.

Mais nous ne consacrerons plus aux discussions et aux polémiques qu'un article relativement restreint, une page ou deux au plus.

Le reste de notre feuille sera consacré aux nouvelles, à une revue de la semaine, à des articles de sciences, d'agriculture, d'économie domestique, d'art, etc....

C'est donc une voie nouvelle offerte à nos collaborateurs dont nous utiliserons avec empressement et reconnaissance les communications lorsqu'elles nous paraîtront offrir quelque intérêt à nos lecteurs.

Nous nous occupons, d'ailleurs, d'un agrandissement de format qui nous permettra de remplir plus complètement le but multiple que nous nous proposons.

Nous avons publié une étude légère sur l'incomparable Congrès conyoqué à Lyon par la *Décentralisation* et auquel assistaient huit journalistes ! Mais d'abord nous n'avions pas nommé la *Décentralisation* ; et ensuite n'étions-nous pas en droit de critiquer cette ridicule assemblée ?

On a raillé, et avec raison, ces fameux Congrès de Bâle et de Lausanne où un certain nombre d'individualités sans mandat s'étaient décerné la mission de régler nos destinées. Et pourtant, au Congrès de Bâle ils étaient 70, et au Congrès de Lausanne, 300. Or, au Congrès qui a eu lieu dans les bureaux de la *Décentralisation*, ils étaient huit.

Ces huit augures ont délibéré, nous en convenons, mais ce qu'ils ont fait de plus logique, ce sont incontestablement les deux diners.

La *Décentralisation* prétend que nous lui aurions demandé une réclame lors de notre apparition. Cela est complètement faux, archi-faux, et nous mettons cette feuille au défi de prouver son dire : lors de son apparition le *Rasoir*, voulant conserver une complète indépendance, n'a demandé de réclame à personne et moins à la *Décentralisation* qu'à tout autre journal.

LA RÉDACTION.

A QUOI BON !

A quoi bon ! dit-on, même parmi nos amis, argumenter contre les gens de l'*Excommunié* et de l'*Hydrophobe* !
Espérez-vous les convertir ?

La question ainsi posée ne comporterait pas évidemment une solution douteuse.

En effet, pour supposer que quelqu'un soit susceptible de changer d'opinion et de conduite, lorsqu'on lui en démontre la convenance, la justice et la nécessité, il faut admettre qu'il n'existe chez lui ni parti-pris, ni mauvaise foi.

Or, évidemment, quelque robuste que puisse être notre optimisme, il ne nous est pas possible d'avoir des illusions à cet égard, en ce qui concerne nos adversaires.

C'est là surtout qu'il convient de proclamer l'impuissance de la presse.

Mais, si l'on ne peut tarir les torrents dévastateurs, on peut du moins endiguer et redresser leur cours !

Mais si l'on ne peut guérir les chiens enragés, on peut, dans l'intérêt de la sécurité publique, les museler, les attacher ou les abattre !

Mais, si l'on ne peut empêcher les malfaiteurs de fabriquer et d'allumer des torches incendiaires, on peut, du moins, les éteindre !

Mais, si l'on abuse de la liberté pour attaquer et miner impudemment les remparts de l'ordre religieux, de l'ordre moral, de l'ordre social, on peut aussi user de la liberté pour blinder ces remparts et pour éventer les mines souterraines pratiquées par les ennemis !

Le droit sacré de la défense, de la légitime défense, permet d'aller plus loin et d'user de représailles.

Lorsque tout est mis en question ;

Lorsque la société, attaquée audacieusement dans ses bases, vacille sur ses fondements ;

Lorsque l'erreur et la révolution battent le rappel et attisent tous les brandons incendiaires ;

Lorsque l'aveuglement étend ses voiles trompeurs ;

Lorsque l'indifférence produit la paralysie et se laisse bercer sans effroi sur les flots du fleuve qui roule tant d'intérêts à la mer ;

Lorsque le scandale devient une spéculation lucrative ;

Est-ce le moment de se croiser les bras et de se livrer aux douceurs du repos ?

Est-ce le moment de crier à la défense : A quoi bon ?

Que ceux qui pensent que nous exagérons et que la résistance n'est pas indispensable prêtent l'oreille, pour s'édifier, aux hurlements sinistres des congrès de Bâle et de Lausanne !

Dans une pareille situation nous avons cru que la défense est un devoir, parce qu'elle est une nécessité !

Nous avons, de plus, osé espérer qu'en donnant le signal de la protestation et de la résistance contre des attaques scandaleuses, contre des doctrines perverses, notre exemple, quelque modeste qu'il soit, ne serait pas perdu !

Dans tous les cas, nous avons la conviction de faire œuvre de bons citoyens !

Nous sommes, en effet, de ceux qui croient à la logique des choses.

Nous savons que la destruction des principes religieux et moraux, la haine contre la religion et le clergé, le culte de la raison ont enfanté les excès et les désordres de 93.

Or, nous sommes convaincus que les mêmes causes doivent produire les mêmes effets et que la doctrine de la libre-pensée n'est pas moins pernicieuse que le culte de la raison.

Si donc l'on veut éviter un nouveau 93 dans l'ordre social, il faut l'empêcher de s'accomplir dans l'ordre moral !

Qu'on ne nous dise donc plus : A quoi bon ! Que ceux, au contraire, qui pensent comme nous s'unissent à nous ou, du moins, agissent comme nous !

Les sympathies que nous rencontrons chez les honnêtes gens, les haines que nous soulevons chez nos adversaires nous prouvent que nous suivons la bonne voie et que nous frappons juste.

De plus, outre le courage que nous puisons dans nos convictions et nos principes, nous avons un gage matériel de confiance dans la certitude que les honnêtes gens sont en très-grande majorité. Qu'ils daignent donc se défendre, quand le succès doit indubitablement couronner leurs efforts !

Qu'on soit persuadé, d'ailleurs, que nous ne faisons de la polémique que par nécessité et non par goût et que notre désir le plus vif est d'élargir le côté littéraire du *Rasoir* autant que les circonstances nous le permettront.

VITRIOLIN.

COUPS DE RASOIR

On annonce que MM. de la Palisse et Joseph Prud'homme viennent d'intenter un procès en contrefaçon à Victor Hugo.

L'action des demandeurs est basée, notamment, sur le trop fréquent emploi fait par le président du congrès de Lausanne de phrases telles que celles-ci : « L'union ébauche l'unité. » « Otez l'armée : vous supprimez la guerre, etc., etc.... »

— Si nous le laissons aller, disait M. Prud'homme en se rendant chez son avoué, vous l'entendriez bientôt s'écrier : « *La présidence du Congrès de Lausanne est le plus beau jour de ma vie.* » Vous pensez bien que nous ne pouvons pas nous laisser dévaliser aussi effrontément et avec tant de sans gêne.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant des diverses phases de ce procès.

En attendant, laissez-moi vous rapporter un des nombreux incidents de ce singulier Congrès de Lausanne.

A la séance d'ouverture, les premières paroles prononcées par le président d'honneur ont été les suivantes :

« Les mots me manquent pour dire à quel point je suis touché de l'accueil qui m'est fait. J'offre au Congrès (marques générales d'attention), j'offre à ce généreux et sympathique auditoire (les communistes dressent l'oreille).... mon émotion profonde (grognement sur le banc des communistes). »

Le fait est qu'en entendant cette exorde les naifs de l'assemblée — et ils se trouvaient en nombre — s'étaient imaginé que Victor Hugo venait offrir au Congrès, comme première application du socialisme, son immense fortune et notamment le produit de ces actes d'épilepsie mentale qu'on appelle les *Misérables*, les *Travailleurs de la mer*, les *Chansons des rues et des bois* et l'*Homme qui rit*.

Mais pas si bête, Victor Hugo ! Il distribue avec une profusion sans égale les vœux, les félicitations, les louanges, les cordiales poignées de main, les flatteuses dédicaces, les serments de cœur, les serments de bouche, les émotions profondes.... ; mais pour de l'argent, allez un peu lui en demander, et vous verrez comme il vous recevra.

Il faut être juste, cependant, cet homme cinq ou six fois millionnaire a eu, un jour, un accès de générosité sublime : il a envoyé 150 francs aux victimes de la Ricamarie. Il est vrai que là le cas était grave et la misère grande.

Notre vieille Europe a l'avantage de posséder en ce moment trois burgraves qui se sont mis en tête d'être les régulateurs de nos destinées : ces trois burgraves se nomment : Victor Hugo, Garibaldi et Mazzini. Ils ont su se composer une cour de tous les écervelés dont l'humanité est, malheureusement, dépourvue.

Victor Hugo jongle, comme l'escamoteur, avec des mots qui ne laissent après eux que des vapeurs mêlées d'ombre et d'un peu de lumière. Pendant longtemps cela a pris : la presse et le public se sont extasiés. Mais, hélas ! un profane journaliste s'avisait un jour de donner des coups d'épingles dans les bouffissures de cette argumentation, et il n'en sortit que du vent. Ce fut le signal de la débâcle. Aujourd'hui pas un journal n'ose chanter, sans de grandes restrictions, les louanges du poète, qui a été obligé de suppléer à cette fuite d'encens par la création du *Rappel*.

Garibaldi, lui, invité partout, se borne à écrire des lettres très-courtes — heureusement — : il envoie son cœur à tous les Congrès, et son corps reste à Caprera pour y soigner ses chèvres et ses rhumatismes.

Ces deux premiers burgraves sont, au moins, drôles.

Quant à Mazzini, lui, il est lugubre : ce troisième burgrave fait de la maçonnerie politique ; il affectionne les poignards en croix ; son style est tranchant comme ses désirs. Mais il lui manque quelque chose : il n'a pas d'île et, mêlé à la foule, son relief disparaît souvent. On le perd de vue quelquefois, et ses lettres se confondent à la boîte avec celles des autres mortels.

Parlez-moi de Victor Hugo et de Garibaldi : ils ont chacun leur petite île, eux, et cela prouve toute l'intelligence et l'habileté de ces deux hommes dans l'art de la réclame. D'ailleurs leurs moyens le leur permettent.

La physionomie légendaire de Napoléon I^{er} leur faisait envie ; ils ont voulu avoir leur physionomie légendaire et ont choisi chacun, dans cette intention, un petit Saint-Hélène. Mais ce n'est pas facile d'imiter les héros quand on n'a ni leur génie, ni leur auréole ; on a beau se bauser sur ses talons, se poser de trois quarts au dernier plan du piédestal, enfoncer une main dans son gilet entr'ouvert, se

donner un air *pensivement* profond ou profondément pensif : on n'arrive qu'à être ridicule.

Victor Hugo et Garibaldi cherchant à imiter le martyr de Longwood m'ont toujours fait l'effet de perroquets s'essayant à parler la langue des demi-dieux d'Homère.

La *Décentralisation* est bien en colère ! elle est bien en colère, la *Décentralisation* ! Nous l'aurions affreusement diffamée : nous aurions dit, par exemple, que quelqu'un de ses rédacteurs aurait été condamné pour escroquerie que la *Décentralisation* ne serait pas plus en colère.

A la vue de notre article sur le *Congrès de Lyon*, reproduit par un grand nombre de journaux, tous les instincts grincheux de cette feuille se sont réveillés et se sont tournés contre le *Courrier*, coupable de nous avoir, un des premiers, emprunté cet article.

Qu'a donc fait le *Rasoir* à la *Décentralisation* pour s'attirer de sa part tant d'animosité ? — Attaqué avec un dédain brutal, le *Rasoir* a riposté. Voilà tout.

Et encore de quelle façon a-t-il riposté ? — Il a fait voir que les rédacteurs de la *Décentralisation* étaient peu fondés à railler les décorations des autres, eux qui portent du ruban jusque sur leur flanelle. Puis, comme correctif de ces vérités un peu désagréables, le *Rasoir* a adressé à M. Lucas de véritables compliments : il lui a dit qu'il était honorablement connu dans les affaires commerciales, à Paris comme à Lyon.

Qu'est-ce que M. Lucas veut donc de plus ?

Il est vrai que, toujours pour riposter à une attaque inqualifiable, le *Rasoir* a fait allusion à un désagrément arrivé à un des collaborateurs de la *Décentralisation*. Mais remarquez le ménagement que nous y avons mis : nous pouvions faire un compte-rendu de l'audience correctionnelle, nous pouvions nommer ledit capitaine. Nous ne l'avons pas fait.

Qu'on n'aille pas croire que ce soit par peur ! C'est par pure obligeance : le titre d'officier nous inspire le plus grand respect, quand il est dignement porté, surtout, mais il ne nous a jamais inspiré aucune crainte.

Le *Moniteur de Lyon* d'aujourd'hui demande l'abolition de la peine de mort. Il trouve des circonstances tout à fait atténuantes en faveur des pauvres assassins de Pantin.

Un BAVARD.

A MONSIEUR A. CHANOS,

Caissier à la Compagnie du Gaz de la Guillotière.

Il est notoire que le sieur CHANOS, caissier à la Compagnie du gaz de la Guillotière, fait partie de la rédaction de l'*Excommunié* et que là, comme autrefois à la *Marionnette*, il signe ses articles du pseudonyme de Pierre Lagarguille.

Il est notoire que le sieur CHANOS, caissier à la Compagnie du gaz de la Guillotière, est l'auteur du sonnet échevelé intitulé : *Transaction honnête*, qui a valu, récemment, à l'*Excommunié* 500 francs d'amende et 15 jours de prison, subis par le gérant Grosdenis, au lieu et place du principal coupable.

Il est notoire que le sieur CHANOS, caissier à la Compagnie du gaz de la Guillotière, assistait comme convive au banquet libre-penseur qui a eu lieu, le Vendredi-Saint dernier, rue Duguesclin, au restaurant Bonnefond.

Il est notoire que le sieur CHANOS, caissier à la Compagnie du gaz de la Guillotière, est l'ami intime de Grosdenis.

Il est notoire que l'*Hydrophobe* a été fondé par Grosdenis et ses congénères de l'*Excommunié*, pour détourner ou, du moins, pour diviser la tempête d'arguments que le *Rasoir* faisait pleuvoir sur l'organe des soi-disant libres-penseurs.

De là à conclure que le sieur CHANOS, caissier à la Compagnie du gaz de la Guillotière, serait un des rédacteurs de l'*Hydrophobe* il n'y avait évidemment pas loin.

Cette conclusion, nous l'avons donc tirée tout naturellement, et tous les rédacteurs du *Rasoir* étaient *in petto* convaincus que le sieur Chanos et Archiloque de l'*Hydrophobe* ne faisaient qu'un seul et même personnage.

Ce n'étaient là, toutefois, que de simples présomptions.

Une lettre que nous venons de recevoir transforme cette présomption en une quasi-certitude.

« Archiloque, nous dit cette missive, a servi dans les chasseurs d'Afrique, dans le régiment où j'étais « brigadier. »

Or, voyez un peu comme cela se trouve : le sieur CHANOS, caissier à la Compagnie du gaz de la Guillotière, ex-rédacteur de la *Marionnette*, ex-convive du dernier banquet des libres-penseurs, ami de Grosdenis et rédacteur de l'*Excommunié*, a précisément servi dans un régiment d'Afrique et y est parvenu jusqu'au grade de sous-officier.

Jusqu'à preuve du contraire, nous persistons donc à regarder le sieur CHANOS comme étant l'Archiloque de l'*Hydrophobe*, et je vais désormais raisonner dans cette hypothèse.

Palsambleu, M. le marquis des *Cent-un sonnets*, je m'explique bien maintenant toutes les conditions difficiles à remplir que vous mettez à une rencontre les armes à la main : avant de fixer le lieu et l'heure du rendez-vous, il eût fallu dire vos noms et vos titres, et, ma foi ! MM. les actionnaires de la Compagnie du gaz de la Guillotière auraient pu être fort désagréablement surpris en apprenant que leur caissier pratique une morale aussi indépendante que celle de l'*Excommunié* et de l'*Hydrophobe*.

Que voulez-vous ? Vous passez pour un fort honnête homme, et, à part vos doctrines un peu échelées et vos rapports avec Grosdenis, je ne vois personnellement rien qui puisse ternir le moins du monde votre réputation d'honorabilité et de probité. Mais, par le temps où nous vivons, on voit tant de caissiers libres-penseurs franchir la frontière que, par une pente toute naturelle, on en est arrivé à se défier même des bons.

Et puis, vous savez ? il y a eu l'affaire Pic et Taillefer, et depuis lors on ne peut se défendre d'un sentiment pénible en voyant les accountances d'un caissier avec un journal et, surtout, avec deux journaux qui, comme l'*Excommunié* et l'*Hydrophobe* sont loin de faire leurs frais.

Tenez ! je vous fais une proposition : voulez-vous parier que, si ce numéro du *Rasoir* tombe entre les mains d'un actionnaire de la Compagnie dont vous êtes le caissier, on ne laisse pas s'écouler un jour sans provoquer une vérification de votre caisse ?

D'ailleurs, je répons de vous, moi : on peut voir les livres, on peut compter les rouleaux d'or et les liasses de billets de banque, et votre probité, votre exactitude sortiront triomphantes de cette épreuve. Les vérificateurs en seront pour leur peine, car, je le répète, vous êtes un libre-penseur honnête, vous êtes peut-être le seul libre-penseur honnête que j'aie jamais connu. Ce n'est pas votre faute si vous êtes si mal entouré.

Vous plaisantez agréablement quand vous venez prétendre que le *Rasoir* a insulté vos mères, vos femmes, vos filles, vos sœurs.

D'abord, deux au moins de ces catégories ne sauraient vous toucher en rien : déjà avancé en âge, vous ne devez plus avoir votre mère ; d'autre part vous êtes veuf ou célibataire.

Resterait encore vos filles et vos sœurs.

Or, j'ai trop bonne opinion de votre famille pour croire seulement un instant qu'un seul de ses membres féminins ait pu se trouver parmi les convives du Vendredi-Saint dernier.

Vous, je le comprends : un homme, un homme sur le retour, principalement, cela peut aller partout ; mais des filles ou des sœurs qui se respectent, jamais, mille fois jamais.

Bien évidemment, vous plaisantez aussi quand vous revendiquez une certaine solidarité avec les ovalistes qui, récemment, cassaient les vitres et le mobilier de divers ateliers d'ouvraison et, surtout, avec celles d'entre ces dernières qui, à l'audience du tribunal, furent convaincues d'avoir déjà fait de la prison pour vol. Vous pourriez me chanter dans les oreilles les plus beaux éloges de ces malheureuses : je ne vous croirais pas.

Vous ne sauriez non plus accepter aucune espèce de solidarité avec les vingt individus qui, suivant l'avis donné par votre ancien brigadier notre correspondant, doivent aller mettre le feu à l'imprimerie. Ces gens-là ont parlé en votre nom, cela est

A NOS CONFÈRES

vrai, mais ils en ont, pour sûr, effrontément menti. Que diable! ce n'est pas parce qu'on est employé dans une Compagnie de gaz qu'on est obligé de devenir incendiaire.

Le gaz est destiné à éclairer, non à détruire. Vous éclairez de vos lumières les lecteurs de l'Excommunié et de l'Hydrophobe, vous êtes leur bec de gaz, c'est bien, mais vous ne les brûlez jamais.

Seulement, voyez comme il y a des amis maladroits et dangereux : des lettres de menaces que nous avons reçues parlent au nom d'Archiloque. Eh bien! monsieur CHANOZ, si maintenant il venait à y avoir la moindre explosion de gaz dans l'imprimerie Vingtrinier, on croirait tout de suite que vous y êtes pour quelque chose et que vous avez fallacieusement tourné un robinet.

Pour terminer, Monsieur, je dois vous le rappeler : nous n'avons pas une certitude complète que vous soyez l'Archiloque de l'Hydrophobe. Vous pouvez donc encore démentir le fait, si nos renseignements sont faux, et nous tenons pour cela à votre disposition les colonnes du Rasoir.

Par exemple, n'essayez pas de démentir votre collaboration à la Marionnette, votre présence au banquet des soi-disant libres-penseurs, vos accointances avec Grosdenis, votre collaboration à l'Excommunié et votre pseudonyme de Pierre Lagarguille. Ces petites choses-là, Monsieur, nous vous les prouverons péremptoirement quand vous voudrez.

BABYLAS.

Congrès de la presse indépendante à Lyon.

Ces jours derniers a eu lieu, dans une petite chambre de la rue Impériale à Lyon, un Congrès de la presse composé de huit personnes.

- Ces huit quidam se sont partagés les honneurs.
- Un grand maigre a été nommé président.
- Un gros, vice-président.
- Un brun, assesseur.
- Un chauve, secrétaire-général.
- Un barbu, secrétaire intime.
- Un myope, trésorier.
- Un bègue, archiviste.

Le huitième, qui était de Lyon, représentait l'assemblée.

Il écoutait et applaudissait.

On a pris les déterminations les plus graves.

Comme à Bâle, comme à Lausanne, le Congrès a touché à tout et, infailible comme le pape, ne relevant que de Dieu comme un Concile, véritable assemblée du droit divin, puisque personne ne l'avait envoyé, il a tout changé dans la constitution de la France, tout, bien entendu dans un sens démocratique et social.

C'était sans conséquence.

Et ne croyez pas, pourtant, que les Pères rissent. Ils se prenaient très au sérieux. Ah! dam! Malheureusement, le Progrès, qui passait par là, les a reconus et les a dénoncés comme des légitimistes déguisés, des orléanistes à faux nez, et il proteste contre ce qu'il appelle les idées décentralisatrices; c'est un calembour sur la Décentralisation, journal de Lyon, mille abonnés.

Frappé du bruit qu'on peut faire en provoquant un Congrès et de l'importance qu'on se donne aux yeux des gens qui vous voient de loin, le Rasoir annonce, *urbi et orbi*, un grand Congrès de la presse indépendante, pour jeudi prochain, dans les vastes magasins du libraire Ballay, rue Tupin, 34, au rez-de-chaussée.

Le magasin sera balayé, il y aura des bancs. Nous convoquons ceux de la presse indépendante, et sans nous inquiéter de ceux des vendanges, nous proclamerons ceux du Congrès. Liberté, constitution, enseignement, sûreté générale, commission permanente, groupes départementaux, inamovibilité, annonces judiciaires, progrès et décentralisation; vous verrez comme nous en pincerons.

Au jeu de la blague, le Rasoir ne craint personne.

Le fait est que si nous obtenions les annonces judiciaires, cela nous chausserait admirablement.

Donc le gouvernement ne peut nous les refuser. S'il les refuse: Hop!

A jeudi.

RISETTE.

Le journal le Pays a bien voulu, la semaine dernière, citer une partie d'un de nos articles, et M. Paul de Léoni a fait précéder cette citation de quelques lignes fort aimables à notre adresse.

S'il est des suffrages et des encouragements qui puissent nous être précieux, ce sont, en première ligne ceux de MM. les rédacteurs du Pays, le journal le plus courageux et un des plus sensés et des plus spirituellement écrits de la capitale.

Nos remerciements et nos sympathies également au Courrier de Lyon, au Courrier de Saône et Loire et à plusieurs autres feuilles, qui ont reproduit notre article sur l'inénarrable Congrès de Lyon, en l'accompagnant de réflexions flatteuses pour nous.

A propos du même article, le Salut Public nous adresse également des félicitations qui nous touchent et dont nous le remercions.

La feuille lyonnaise y met, toutefois, une restriction :

Le Rasoir, dit-elle, devrait souvent donner des articles comme celui-là, au lieu d'échanger des invectives avec l'Excommunié et l'Hydrophobe.

Nous sommes parfaitement, à cet égard, de l'avis du Salut Public : le métier de cantonnier n'est pas tellement amusant que nous en soyons arrivés à le faire avec plaisir. Certainement, nous aimerions mieux autre chose. Mais il faut considérer que nous n'avons envahi la voie publique avec nos brouettes, nos lances à eau, et nos balais que lorsque nous avons vu s'y accumuler des tas d'ordures comme celles qu'y déversent hebdomadairement l'Excommunié et consorts.

Nous le répétons, le métier de balayeur littéraire nous répugne autant qu'au Salut Public; mais il a toujours été dans notre programme, et nous le ferons tant que toutes les saletés ne seront pas tombées dans l'égoût.

Cela ne nous empêchera pas, du reste, de remplir d'autres fonctions utiles et même de cultiver les arts d'agrément, comme nous l'avons fait jusqu'à ce jour et comme le Salut Public avec un peu plus d'attention eût pu s'en apercevoir.

DENISBRACKIANA.

L'Hydrophobe, journal fondé par Denis Brack, a traité de faussaire, de voleur et d'assassin notre collaborateur et ami Parvulus et a cherché à établir qu'auprès de lui Laccenaire était un ange.

Il me semblerait facile d'user du même procédé et d'établir, par exemple, que Dumollard était un ange à côté de Denis Brack. Je courrais même d'autant mieux la chance d'être cru sur parole que Dumollard avait dans sa hideuse physionomie quelque chose de moins patibulaire que le directeur de l'Excommunié et de l'Hydrophobe.

Mais, pour discréditer Denis Brack, il n'est pas besoin d'inventer des histoires à plaisir : la vérité, que dis-je? une faible partie de la vérité, et cela suffit.

Je vais donc encore soulever un coin du voile dont cherche à se couvrir ce personnage, qui prétend avoir monopolisé pour son usage spécial tout ce qu'il y a d'honnêteté sur la terre.

Au reste, encore une fois, M. Denis Brack n'aura pas à se plaindre : il a assez insulté et fait insulter dans son Hydrophobe notre honorable imprimeur et plusieurs de nos collaborateurs. Il n'est pas d'ordures que cet être-là n'ait semées sur moi et mes amis.

En dernier lieu, il a prétendu que j'étais un ancien sapeur. Sous le bénéfice de cette qualification, j'aurais le droit de me conduire à son égard comme un homme pour lequel il n'y a rien de sacré et de découvrir tout le pot aux roses; mais Denis Brack a une famille, une famille très-honorable, qui plus est, et je ne veux pas aggraver le désagrément qui résulte pour elle de l'existence d'un membre indigne.

Je m'en tiendrai donc à quelques faits isolés et je saurai user à propos de réticences.

Il y a quelques années, M. Brack, vous étiez précepteur du fils de M. C. . . . , maire de Cublize (il paraît qu'à cette époque déjà la mairie était sortie de votre famille).

Vous affichiez, comme aujourd'hui, des principes austères, et l'on avait cru pouvoir vous charger de conduire des jeunes gens dans le sentier de la vertu et de la science.

Un jour vous oubliez votre calepin sur votre table de

nuît : M. C. . . . , qui avait ouï dire vaguement qu'il y avait beaucoup d'hypocrisie derrière votre masque d'honnêteté, trouve ce calepin et, en père de famille soucieux de ses devoirs et de l'avenir de ses enfants, il veut vérifier ses doutes : il ouvre le carnet et il le parcourt.

Ah! c'était ravissant, ma foi! Maximes éhontées; odes anacréontiques, description obscènes. . . . il n'y manquait rien.

On se hâta de vous régler votre petit compte et de vous rendre au macadam de Cublize.

Là, une autre scène vous attendait : une pauvre fille, une malheureuse domestique, dont le père était marguillier, vient vous sommer de remplir vos promesses. . . . Larmes, prières, rien ne put vous attendrir.

Le lendemain ou le surlendemain, vous quittez Cublize. Il était temps : la population indignée, allait vous chasser comme un chien, à coups de fourches et de manches à balai.

Ce jour-là, votre brave frère aîné eut sur vous un mot caractéristique, qu'il répète encore de temps à autre avec amertume : C'est, dit-il, un petit galopin qui crèvera en prison.

Vous allez à Paris, et je ne dis rien provisoirement de votre séjour dans la capitale, mes renseignements à cet égard étant incomplets.

Je vous retrouve plus tard à Lyon précepteur du fils de M. X. . . . Vous êtes entré dans cette maison sur la recommandation de M. l'abbé P. . . . , que vous étiez parvenu à attendrir par vos dehors religieux, les mines pieuses que vous savez prendre, votre conversation roulant sur Dieu, la sainte Vierge, le ciel, l'enfer, etc. . . .

Vous avez nié cela, je le sais bien, mais la preuve que vous aviez usé d'hypocrisie à l'égard de M. l'abbé P. . . . , c'est qu'aussitôt connue votre moralité ce digne prêtre s'est hâté d'aller prévenir M. X. . . . et de lui dire qu'il l'avait involontairement trompé. C'était la veille ou le matin du Vendredi-Saint dernier, jour où vous avez été congédié de nouveau.

Pendant ce temps-là n'attaquiez-vous pas, sous votre pseudonyme, la religion dans le Refusé et l'Avant-Garde?

J'ai encore autre chose à vous dire! attendez!

Vous nous avez, un jour, traités de prostitués, et nous vous avons répondu qu'il n'y avait de prostitué que les viragos qui assistaient à votre banquet.

Voyez si nous avions raison :

Il est une femme, la demoiselle B. . . . , que vous présentez partout sous le nom de Mme Brack; vous la faites même figurer sous ce nom dans la liste des libres-penseurs lyonnais sur le journal la Démocratie.

Où est donc, s'il vous plaît, votre acte de mariage? Osez voir dire, maintenant, que nous avions tort quand nous prétendions que vos convives féminins du Vendredi-Saint n'avaient pas une position régulière.

Nous en citerions bien d'autres comme cela.

Vous vous êtes épuisé cette semaine, vous et les vôtres, à nous faire parvenir des lettres de menaces : on devait venir brûler l'imprimerie Vingtrinier, on devait nous tuer tous, on vous avait vu avec une quinzaine d'individus de mauvaise mine et vêtus de blouse, conspirant, au café Morel, contre notre existence.

Ah ça! mais vous avez pensé que nous donnerions là-dedans! Mais, bonhomme, toutes ces lettres, aussi bien que celle de Pont-Saint-Esprit, portaient votre marque de fabrique.

Allez! nous ne vous craignons pas, pas plus que nous ne craignons la populace que vous cherchez à exciter contre nous.

En tous cas, cela nous montre la vivacité de vos désirs. Ah! s'il n'y avait pas de Code criminel, comme nous serions vite écharpés, n'est-ce pas? Comme vous lâcheriez contre nous toute une meute de voyous! Mais voilà, il y a un petit Code criminel! C'est malheureux, mais c'est comme ça! Et si seulement, ces jours-ci, un ivrogne nous donnait un coup de poing en passant, on dirait que c'est vous, et vous en subiriez les conséquences.

Vous avez écrit au Salut public que jamais l'Excommunié n'avait échangé de polémique avec le Rasoir.

C'est encore là un de vos mensonges :

Dans l'Excommunié, au lendemain de l'apparition de notre feuille, vous nous avez appelé infect RASOIR, un peu plus tard mouchards, impuissants, prostitués, embuscade de tolérance, etc. . . . Votre ami Lagarguille nous a plusieurs fois attaqués dans l'Excommunié, indirectement et lâchement, il est vrai : il n'en sait pas faire d'autres.

Je finis pour aujourd'hui, Monsieur.

Vous avez dit, un jour, que l'Excommunié tirait à 4,300 exemplaires. Que faites-vous donc de ces brillants bénéfices? — Je vous ai vu plusieurs fois depuis huit jours et je vous ai toujours trouvé vêtu comme un mendiant : chapeau de paille en cette saison, et sale encore; paletot et pantalon rapiécés et luisants de crasse.



Et vos souliers donc ! Il n'y a plus de semelle : il n'y reste que l'empeigne, et vous marchez sur la plante de vos pieds nus, comme les singes, dont vous vous honorez d'être le descendant.

Un de ces jours, l'empeigne de vos souliers s'en ira aussi, et, pour sauver les apparences, vous serez obligé de cirer vos pieds.

A. CHERANCE

L'abondance des matières nous oblige à ajourner un article de notre collaborateur Vitriolin sur les poésies de M. Brack, et un article de notre collaborateur Vérité.

Donc, à la semaine prochaine.

LA LIBRE-PENSÉE MONTE

Il vient de me tomber sous la main un journal fort amusant, la *Démocratie* de Paris, dirigé par le sieur Chassin, un homme qui a du temps à perdre, sans doute, et qui s'amuse.

Donc le sieur Chassin a fondé un journal et s'est imaginé de le lancer par les moyens excentriques, qui souvent sont les plus efficaces. Homme à expédients, il a inventé la *Société des familles affranchies de toute pratique religieuse*. Le titre est peut-être un peu long, mais il fait bien dans le paysage.

Pour entrer dans la société il n'est pas difficile : il s'agit uniquement de nier les grandes vérités de la religion, de la morale et même un peu de la philosophie, savoir : l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la responsabilité humaine, la différence existant entre le bien et le mal, etc. . . . Si l'on ne comprend pas la véritable ligne de démarcation entre le *tien* et le *mien* et qu'on s'égaré parfois au delà de ce dernier, cela ne vaut que mieux, mais ce n'est pas indispensable.

Or le sieur Chassin a réuni à Lyon des adhérents à la *Société des familles affranchies*, et la *Démocratie* en publie une liste, que je reproduis avec sa disposition typographique :

- Denis BRACK, rédacteur en chef de l'Excommunié; LANGLADE, Em. VOLLOT, pharmaciens, membres de la Société rationaliste de Genève; GAUCHÉ, REVERCHON, PRIGNOL, RAVIER; REGOULET; GÉTZ; J. CHANET; F. PEYLIN; J. TESTA; F. DÉZIN; A. TISSOT; F. MONNOT; A. FAVRE; J. BLACHON; F. CATHENOD; E. LAPIERRE; E. SIONS; A. GAY; F. CASSABOIS; L. CHOVEL; J. DEVEAUX; J. BOSS; ROSSIGNEUX; LEGROS; CHAPITET; PARRATON; E. DELARME; C. ROUX; PELLETIER; BERJON; OFFROY; PEILLON; RUFFIN; M^{me} BRACK; M^{me} DIZIN; M^{me} GÉTZ; M^{me} LEGROS; M^{me} TISSOT; M^{me} VILLIQUOY; Timon, Joseph Reynaud, Louis Coq, Etienne Dutrieux, Garnier, Claude Loron, F. C. Bourbier, Farge, Désiré Giboudot junior, Cotharel, J. B. Mariller, teinturiers; Berthet, ébéniste.

A l'aspect de cette liste, que j'avais tout d'abord parcourue sans grande attention, je ressentis en moi une joie profonde.

— Enfin, me disais-je, me voilà donc en présence de vrais savants, de personnages marquant dans les sciences et les lettres, d'hommes et de femmes ayant affreusement pâli sur l'étude des questions sociales, morales, religieuses. . . ! Enfin je vais donc connaître la véritable solution des grands problèmes que les chercheurs les plus opiniâtres, les plus grands moralistes, les philosophes les plus illustres, entre autres Voltaire, n'ont pu résoudre leur vie durant, même à l'aide de travaux faits avant eux par d'autres savants.

Ce qui ne contribuait pas peu à m'affermir dans la conviction que j'étais en présence de véritables puits de science, c'est que, en dépit de ma distraction, les noms suivants avaient frappé mon esprit : MM. DENIS BRACK, ex-abbé *insoutané*, ex-chipeur de pommes, ex-mendiant d'emplois auprès des membres du clergé lyonnais, etc. . .

LANGLADE et VOLLOT, pharmaciens. (Il n'y a rien comme la préparation des potions, des purgations et des lavements selon la formule pour vous rendre apte à la solutions des grands problèmes.)

PEILLON (un officier de santé plus fort que tous les docteurs à la fois, puisqu'il découvrit à l'œil nu des traces de clous de sabots sur un genou où la Faculté n'avait su découvrir qu'une maladie souvent originelle et, en tous cas, très-naturelle qu'on appelle une ankylose).

MM^{mes} BRACK (Oh!!!! Oh!!!!) } deu, citoyenne d'une airutission spécial
LEGROS Ah!!!! Ah!!!!) } et étonentes.

J'allais fermer le journal et me disais déjà avec un petit air de triomphe qui ne m'allait pas mal du tout : « La libre pensée monte ; elle monte, surtout, dans les hautes régions, celles d'où jaillit la lumière, » quand, au bas de la quatrième colonne, même page, mes yeux viennent se heurter à une lettre portant la date suivante :

Lyon le VIII^e jour de la III^e décade de thermidor de l'an LXXVII de la République.

Cette date, qui, d'un seul trait de plume, effaçait de l'histoire les noms de Napoléon I^{er}, Louis XVIII, Louis-Philippe, Napoléon III, piqua tout naturellement ma curiosité. Je me pris à lire la lettre qui avait une si longue date. Cette lettre parlait de substituer : à la foi aveugle, la science ; à la superstition, la raison ; au droit divin, le droit humain.

Avant de continuer, je me pris à réfléchir que des hommes qui avaient de si hautes visées devaient être pour le moins professeurs à l'Université de Dresde ou de Leipzig.

Je tourne la page. Patatras!!!!

Au lieu des savants professeurs que j'attendais, savez-vous ce qui m'arrive, mais là, v'lan ! dans l'œil ? — Les signatures que voici, qui étaient déjà dans la liste ci-dessus, mais sans désignation spéciale de professions :

- JOSEPH REYNAUD, teinturier ; — LOUIS COQ, teinturier ; — ETIENNE DUTRIEUX, teinturier ; — GARNIER, teinturier ; — CLAUDE LORON, teinturier ; — J. C. BOUVIER, teinturier ; — S. A. FARGE, teinturier ; — DESIRÉ-EMILE GIBOUDOT junior, teinturier ; — COTHAREL, teinturier ; — JEAN-BAPTISTE MARILLER, teinturier ; — BERTHET, ébéniste (1).

Où sont mes illusions, grand Dieu ! — Hélas ! où sont les neiges d'antan ? Comment voulez-vous que j'aie croie que les ouvriers teinturiers sont des savants, des hommes compétents en matières philosophiques, morales ou religieuses ?

Où diable ! auraient-ils appris tout cela ? Ce n'est pas au *chevillage* qu'ils ont pu s'assurer de la non existence de Dieu !

Ce n'est pas en préparant leur bain qu'ils ont pu résoudre le problème ardu de la destinée de l'âme !

Ce n'est pas en *lisant*. . . . les matreaux dans la *barque* qu'ils ont pu substituer d'une manière générale « la science à la foi aveugle ! »

Ils parlent de faire périr la superstition sous les coups de la raison ; mais je suis sûr qu'il n'y en a pas un parmi eux qui oserait commencer son travail de la semaine par le vendredi, qu'il n'y en a pas un qui ne se fasse de temps à autre tirer les cartes pour connaître l'avenir, qu'il n'y en a pas un qui ne frémisse quand il renverse le sel sur la table ou qu'il aperçoit son couteau en croix avec sa fourchette. . . !

Remarquez, d'ailleurs, que dans un journal essentiellement démocratique, puisqu'il s'appelle la *Démocratie*, on fait des distinctions entre les personnes, il y a des privilèges de castes : certains noms sont imprimés en capitales sur la liste, d'autres y figurent en caractères courants ; les premiers sont en quelque sorte les artistes en représentation, les seconds de simples choristes. Il y a les notables et le menu fretin. Dans la liste lyonnaise, les notables ce sont les pharmaciens ; le menu fretin, les teinturiers et les ébénistes.

Ah ! c'est bien mal, cela, de la part d'une institution démocratique, et démocratique libre-penseuse encore.

Ça me braille avec la libre pensée, na ! Je deviens un faux frère, et je vais vous raconter un des secrets de la *Société des familles affranchies*.

La *Famille affranchie* s'occupe spécialement de l'enterrement de ses membres et cherche à faire des convois purement civils.

Malheureusement, ça ne donne guère, et c'est tout au plus si on aurait un convoi par an dans une ville comme Lyon.

Mais qui dit libre-penseur dit homme ingénieux. On a trouvé un moyen :

Quand le mort n'a pas, de son vivant, appartenu à la Société, on l'achète aux parents pauvres, mais peu honnêtes, qui le cèdent assez volontier, pour en faire la pièce principale d'une manifestation religieuse.

(1) Des enterperneurs de bâtisses. Que c'est comme un bouquet de fleurs.

Nous n'avons pas besoin d'aller bien loin pour trouver un exemple.

A Saint-Etienne une femme meurt (la femme Vial).

Elle s'est confessée, des témoins l'attestent, elle est donc morte catholique.

Quoi qu'il en soit, on obtient de son mari, qui, séparé d'elle, vit avec une femme de mœurs échouées, on obtient, dis-je, que la morte soit enterrée civilement et que la présence du clergé soit refusée. Le cadavre est transporté, la nuit, dans le domicile du mari : c'est là que les libres-penseurs vont le chercher, violant ainsi la liberté de conscience, les droits les plus saints, les volontés dernières des plus sacrées.

C'est à de telles prouesses que la *Famille affranchie* est appelée à fournir de l'argent et des subsides. C'est ce qu'on appelle la *traite des morts*.

Mais, farceurs de sociétaires, ne vous donnez donc pas la peine d'acheter des cadavres. La *Famille affranchie* n'est pas riche, et un cadavre peut coûter cher, car ça n'a pas de prix fixe, ça s'achète à prix débattu. Faites des manifestations, des enterrements civils, mais pour cela achetez tout bonnement des mannequins, et portez-les en terre dans une bière, en ayant soin de longer la rue Impériale.

Des mannequins, vous en avez à bon compte : il y en a toujours de rebut chez les marchands tailleurs. Tenez, l'autre jour, j'ai vu sur la place Impériale, au magasin A *Guignol*, un mannequin de Gnafron qui a le nez cassé. Achetez-moi ça ! C'est pour rien, et, le lendemain, par la plume de Denis Brack ou de Lagarguille, l'*Excommunié* pourra célébrer dans un entrefilet les vertus et les convictions du citoyen Gnafron, « mort en libre-penseur. »

FAUSTIN

DÉPÊCHES UNIVERSELLES

CAYENNE, 25 septembre 1869. — LES FORÇATS A BRACK.

Nous t'avions prévenu, le 10 du présent mois, qu'il ne fallait pas faire le fin avec nous.

Or, il paraît que ton *pendu glacé* (reverber) éclaire mal tes ardens (yeux) puisque tu nous invites à ne pas te toucher la main en public. Il est vrai que, pour nous dédommager, tu nous promets de nous embrasser à huis-clos.

Mais, d'après le portrait qu'on nous a fait de ta personne, le dédommagement serait une véritable pénitence et, dès lors, nous n'en userons pas.

Tu joues le rôle de *soulier* (philosophe), tu prétends être le père de la libre-pensée et de la libre-nation et tu nous renies en public !

Est-ce ainsi que tu entends la fraternité ?

Tu nous fais douter de ta sincérité et tes convictions ne nous paraissent pas bien profondes.

Tu veux abolir le *Meg des Megs* (Dieu) ainsi que le *bou langer* (diable) et les *curieux* (juges). Tout cela c'est très-bien et nous t'approuvons. Mais il ne faudrait pas songer à nous trahir comme tu as trahi les autres, car autrement tu pourrais compter qu'on te *deviserait la pommeau* (tordre le cou).

Prends garde à toi et envoie nous des explications catégoriques sur tes sentiments.

BRAQUEMAL dit FIET A BRAS.

ROBICHONVILLE, 25 septembre 1869. — Le citoyen Charles Robichon, demeurant rue Mercière, 21, au cinquième, ayant le regret de n'avoir pu décider les rédacteurs du *Rasoir* à monter chez lui, pour se faire jeter par la fenêtre, prévient le public qu'il est toujours très-désireux de se procurer ce genre d'amusement. En conséquence, il fait appel au dévouement des personnes de bonne volonté. Elles seront reçues par lui à la seule condition d'être munies d'un porte-monnaie suffisamment garni.

SAINT-JEAN, 20 septembre 1869. — Un libre-penseur, inculpé d'avoir outragé un prêtre, s'est excusé en prétendant qu'il n'avait fait que suivre l'exemple et les conseils de l'*Excommunié*.

Le tribunal, malgré ce te explication justificative, a condamné le trop libre parleur à 4 jours d'emprisonnement.

CROIX-ROUSSE, 18 septembre 1869. — Le citoyen Sorgel a écrit à Raspail pour l'inviter à proposer au nom du progrès une loi condamnant à la déportation ou à l'*abbaye de Monte-à-Regret* tout prêtre qui se permettrait de ne pas saluer le cortège et la dépouille vénérable d'un défunt libre-penseur qui aura repoussé de ses funérailles tout signe religieux.

A NOS CORRESPONDANTS

MOUCHERON. — Laissez faire encore quelques jours : ils sont bien drôles. Dans tous les cas, nous attendons vos articles. Poincée de main de toute la rédaction.

Le Gérant-responsable, A. CHERANCE.

Lyon. — Imp. d'Armé VINCRANIER, rue Belle-Cordière, 14.